

Le sondeur sondé jusqu'au Mexique

François Hébert

Volume 37, numéro 3 (219), juin 1995

Oui ou non

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32304ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, F. (1995). Le sondeur sondé jusqu'au Mexique. *Liberté*, 37(3), 76–82.

FRANÇOIS HÉBERT

LE SONDEUR SONDÉ JUSQU'AU MEXIQUE

Voici la question que les fédéralistes posaient en janvier aux Québécois : *Est-ce que cette question* : « Êtes-vous en faveur de la loi adoptée par l'Assemblée nationale déclarant la souveraineté du Québec ? » *vous apparaît : très claire ou assez claire ? plutôt confuse ou très confuse ?*

Au lieu de demander aux Québécois si la question référendaire leur apparaissait claire ou confuse, pourquoi les sondeurs libéraux ne leur ont-ils pas tout simplement demandé *s'ils la comprenaient ?* Allons donc ! Ils auraient tous dit OUI ! Les sondés ne sont pas bêtes. Mais il *fallait* qu'ils disent NON...

Tout sondage est nécessairement une double manipulation de l'opinion en ce que, d'une part, il *dicte les termes* d'une problématique (généralement manichéenne et portant, ici, sur l'opposition clarté/confusion plutôt que, disons, honnêteté/malhonnêteté) et, d'autre part, *oriente* sa résolution (pointant, ici, vers la confusion et vers le NON, comme je voudrais le montrer en arpentant le labyrinthe mental dans lequel il introduit le sondé).

Depuis quand le premier quidam venu serait-il apte à juger de la plus ou moins grande lisibilité d'un énoncé verbal ? La question prend les électeurs pour des sortes de savants : ils en sont flattés, peut-être, mais surtout embêtés dans leur for intérieur. Déjà que poser à quelqu'un *une question à propos d'une question* n'est

pas simple, c'est le moins qu'on puisse dire ; le procédé (le sondage) étant déjà relativement complexe avec sa dichotomie et ses degrés, le pauvre sondé risque fort de reporter sa perplexité concernant le procédé sur la complexité de la substance.

Quelle « substance » ? Est-ce l'*option* proposée dans la question référendaire, autrement dit le contenu, le fond de l'affaire ? Ou est-ce la *question* même, la forme de l'option, devenue ici le contenu pour lequel il s'agit d'opter ou non, en laissant de côté l'enjeu politique, mais sans pouvoir l'oublier tout à fait, puisque la réponse quant au fond, c'est-à-dire la réponse à la question référendaire, ne saurait manquer de teinter, voire de déterminer la réponse relative à la forme ?

On voit d'ici toutes les contaminations psychiques, tout un embrouillamini de synapses chez les testés, tout un minestrone de neurones, tout un magma de figures tordues dans les cervelles.

Heureusement, les gens sont informés, savent quoi répondre à n'importe quelle question...

Je coupe les cheveux en quatre ? Serais-je un déconstructionniste, un herméneute pervers ? À n'en pas douter, je fais partie de la horde de ces intellectuels jadis vitupérés par Trudeau. Son successeur ne connaît même pas le sens des mots rares que je viens d'employer (horde, jadis, mots, que, car...). J'ai des amis poètes que les hommes et les questions politiques font fuir comme l'ail fait reculer Dracula. En un sens, je les comprends. Mais il importe qu'il y ait, dans le paysage culturel, sinon politique, des êtres naïfs et dévoués qui acceptent de perdre un peu de leur précieux temps pour aider les autres à lire, tout simplement. Continuons donc.

La question même du sondage avait déjà semé le doute : le seul fait de la poser ne signifie-t-il pas (ou suggère, ou insinue) qu'elle se pose ? Se posant, elle

mérite d'être analysée. Méritant d'être analysée, elle doit être plus ou moins claire ; et, par conséquent, plus ou moins obscure...

Plus on la *dit* paraître confuse, la question en question, plus elle paraît *réellement* confuse. Dire, c'est réaliser : n'importe quel militant de n'importe quel parti politique sait cela, a cette vision pragmatique, utilitaire, propagandiste du langage.

Petite pause anti-publicitaire : toute publicité fonctionne ainsi, vous cible, souvent sous la ceinture, pendant que vous êtes captivé par un leurre, femme ou bagnole. Ou le fameux Brière de Bell, avec son alter ego interchangeable (à deux, serait-on plus Québécois ?), qui vous ligote dans vos cordes sensibles les plus basses, frère sémantique de Ding (avec son Dong ou avec son *Pessi*, né pour un *pessi* pain, une *pessite* vie...).

Pareillement, toute poésie *dit* moins qu'elle ne *fait*. Mais le poème ne vous écoeure pas, ne vous montre pas de vulgaires camions ou le degré d'absorption des tampons hygiéniques ; le poème est subtil, il n'est pas truqué, il vous émeut sans raison *particulière* : le plus simplement du monde.

Mais revenons à notre sondé en train de cocher NON. Il estime que la question n'est pas limpide ? On s'en doutait. On la lui a posée en termes apparemment simples, discrètement tarabiscotés. Fin du premier acte.

Dans un deuxième temps, on publie, proclame le résultat : on influe sur les gens. Les gens sont sensibles à ce qu'ils lisent dans les journaux. Les journalistes sont sensibles à ce que les hommes politiques, les hommes sociaux, les hommes économiques leur dictent. Ces hommes politiques, sociaux et économiques sont sensibles à ce que les gens pensent et les écoutent pour être écoutés d'eux ; et il leur arrive souvent, c'est humain, de leur suggérer ce qu'ils voudraient entendre d'eux.

Quoi qu'il en soit, plus nombreux sont les gens qui trouvent la question confuse, plus il y a de chances que la question soit réellement confuse. La réalité, ce qu'on appelle la réalité, ne résulterait-elle pas d'un tel calcul, du choix du plus grand nombre ? En effet, si *tant* de sondés trouvent la question confuse, c'est qu'elle doit être *réellement* confuse ; et si une *majorité* de gens la trouvent confuse, alors elle l'est *sans conteste*. C'est mathématique. La réalité est le choix du plus grand nombre. La réalité est un roman d'Arlette Cousture. La recherche de la plus grande majorité a remplacé la recherche d'un seul juste.

Chevauchement de juridictions mentales : la réalité est authentifiée par la démocratie qui la subsume, la démocratie trouve sa raison d'être dans ce consensus mental qu'est le réalisme, qui impose ses choix à la majorité. La réalité est un poulpe aux innombrables tentacules, aussi flexibles que les idées de Daniel Johnson.

Une telle réalité, omniprésente et inexistante à la fois, remplace la vérité. Et O. J. Simpson sera innocenté, vous verrez ! Sinon, c'est que l'autre réalité aura gagné. Car il y a plusieurs réalités, comme il y a plusieurs dieux sur l'Olympe grec ; la réalité qui a le plus d'adeptes l'emporte. La vérité, la justice dans tout ça ? Le plus fort, le plus riche, le plus nombreux gagne. *Comptez vos chars, vos soldats, vos sous, vos vies. Oubliez vos principes, réactionnaires par définition.*

La réalité est devenue une machine à calculer. Six millions de gazés ! Deux cents noyés ! Trente dollars ! Voyez le haussement de sourcils de Bernard Derome chaque fois qu'il dit un chiffre. Six morts à Drummondville ! Cent mille milliards de dollars ! Troisième fois en huit jours ! N'importe quel chiffre : la quantité spécifique n'importe pas autant que la quantification, geste par lequel du poids est donné à tel événement ou à telle morale. La mise en chiffres des gens et des choses et

des événements, leur mensuration, cela reconforte le citoyen, d'abord inquiet (« Voici le téléjournal... »), mais bientôt rassuré par le contrôle apparent des analystes-statisticiens sur toutes choses, sur les pires cataclysmes — malgré les morts, c'est vrai, mais bon... L'événement aura été « couvert », on peut aller se coucher.

Soixante-quinze mille articles sur O. J. Simpson ! C'est le « règne de la quantité », René Guénon l'a bien vu. L'être qualitatif suprême étant mort, les statistiques du baseball expliquent l'univers. Un seul mystère demeure : pourquoi la grève ?

Me direz-vous que tout cela n'a rien à voir avec le sondage dont je parle ? Allons donc !

Agissants ou nuls sont les mots : toute la rhétorique d'un Jacques Godbout est là, et celle d'André Ouellet. Voyez le sourire placide de Michel Bélanger, qui savait dès le début que les mots *ne veulent rien dire*, qu'ils sont ou bien payants ou bien ruineux. Or les mots, c'est comme les cartes de crédit : il faut payer à un moment donné, il faut qu'il y ait un peu de *sens* derrière. Là aussi, la dette est fabuleuse ! La plupart des politiciens ne cherchent qu'à encaisser. Cela est grave.

Ajoutez à la confusion du sondé l'ambiguïté liée au fait que le libellé de la question qu'on lui pose renvoie au libellé de la question référendaire qui renvoie lui-même au libellé non encore écrit d'une loi non encore approuvée, au contenu virtuel, à venir...

Le sondage table ainsi, fort *astucieusement*, au sens idiolectal, connotant la malhonnêteté, que seul le dernier des Mohicans conservateurs, Jean Charest, donne à ce mot, il table, dis-je, sur l'improbable capacité des sondés à opérer la quadrature du cercle quand il leur demande de répondre à une question sur une question portant sur une loi virtuelle.

Mais dont chacun subodore l'esprit, sinon la lettre...

Au secours ! Aidez-moi à répondre ! se dit, sans le savoir, le sondé. Le sondeur l'entend et, magnanime, l'exauce, lui *souffle* les réponses : ce n'est donc plus un sondage, mais un lavage de cerveau. En effet, pour simplifier la tâche du sondé, on lui a concocté un autre libellé, portant cette fois sur la rupture avec le Canada : c'est lui chuchoter que d'autres libellés sont possibles, que le premier est donc discutable et certainement, au minimum, plutôt confus. C'est lui souffler, en somme, que le premier libellé n'était pas le bon : non seulement il n'était pas clair, mais il était en outre mensonger, hypocrite, trompeur, fourbe...

Écoutez les libéraux vous parler de *rupture* et de *séparation*, mots aux consonances et aux connotations négatives et dures ! Ces petits poètes vous envoient toutes sortes de vibrations, d'ondes connotatives. Rupture d'anévrisme : MORT ! Rupture d'une digue : INONDATIONS, NOYADES ! Rupture des négociations : GUERRE ! Séparation : DIVORCE, DOULEUR, TRAGÉDIE ! Résultat : ceux qui n'ont vécu ni rupture ni séparation ont *peur* ; ceux qui ont connu de telles affres se sentent *coupables* à la seule pensée de n'en pas faire assez pour éviter de revivre une telle expérience.

Écoutez-les vous parler d'*emplois* en réponse à la question de la *souveraineté*, et tant d'imbéciles répéter leurs propos ; mais pourquoi changent-ils de sujet, sinon pour détourner l'attention ? Et quel est le sujet ? Il est parfaitement clair, le sujet : le peuple québécois existe-t-il, OUI ou NON, et son existence ne doit-elle pas se refléter dans ses lois ?

La réponse de la majorité canadienne étant NON et NON, que voulez-vous que les fédéralistes disent ?

Rien.

Ou alors ils vont vous parler d'autre chose : distraire l'attention, parler d'emplois, des autochtones, de n'im-

porte quoi, sauf de l'essentiel, du peuple québécois, celui-là même que les conservateurs avaient essayé de ramener au bercail, non sans l'avoir lavé de ses taches ethniques en le transformant en *société*.

Ou encore les fédéralistes pourront attaquer ceux qui ont quelque chose à dire, miner l'autorité des souverainistes. D'où les arguments légalistes et légitimistes qui pleuvent ; d'où les procès d'intention, les inquisitions, les vierges offensées et la recherche malade du moindre vice de forme susceptible d'entacher le projet souverainiste, pourtant clair et généreux.

Le fin mot des stratèges libéraux, en l'occurrence, aura donc consisté à demander aux sondeurs de suggérer aux électeurs d'exiger de leurs élus une question qui réponde mieux à leur réponse, NON, autrement dit de réclamer une question démocratique qui empêche une réponse déplorable, improbable mais possible, OUI, laquelle serait de toute façon illégitime et irrationnelle et inconstitutionnelle et déplairait à Paul Desmarais, question d'assurer en somme au Québec un bel avenir sans fond dans un contenu sans forme, avec bay-window, dans le calme, pour nos enfants.

Et on va vous trouver des jobs.

Au Mexique.